

PRÉFACE

Le jardin des métamorphoses est un entrelacs de rythmes qui unit la sérénité du regard aux variations les plus infimes de la nature. Sa lecture fait naître des paysages que les photographies, par l'incandescence de l'instant qu'elles révèlent, irréaliment au lieu de les figer dans le témoignage d'une réalité. Chaque fragment, qu'il soit en vers ou en prose, tire sa puissance poétique des limbes des mythes qui transfigurent l'anachronisme par le retour subreptice des archétypes au temps présent.

Un livre sur l'origine lointaine de la sagesse ? À l'écart de tout moralisme naturaliste, dans un univers où la beauté rêvée se donne à voir, à ressentir, telle une énigme qui, au fil du regard, révélerait chaque fois une part de son secret pour nous ravir sans jamais épuiser ses charmes. Une sagesse délivrée de ses représentations et de ses valeurs, en attente d'accueillir ce qui advient au gré des saisons, à celui d'une scansion des jeux de lumière et d'ombre.

Les mots et les images ignorent l'analogie, leur harmonie vient au hasard des effets de miroir qu'ils créent. Ils ont leur autonomie, la perdent pour la retrouver au détour d'associations involontaires. Quand les photographies sont en vis-à-vis des poèmes, les glissements métaphoriques accompagnent le regard dans ce jeu d'inversion de perspective qui, tantôt met le point de fuite dans l'œil lui-même, tantôt le porte à l'infini. Ainsi les figurations de la nature, de l'état des choses, nous sont à la fois proches et lointaines et c'est de ce mouvement-là que naît l'apparence de leur immobilité.

Le jardin des métamorphoses laisse entrevoir l'intimité de ce qui fait paysage pour le regard, cette densité incommensurable des choses qui se présentent dans le champ de la vision et qu'a priori nous ne voyons pas. S'abolit d'elle-même la distinction entre ce qui vient de nous, de nos projections et ce que nous voyons au-delà de nos yeux. Une vision possible de l'énergie des choses échoit de leur impavidité en trompe-l'œil.

Henri-Pierre Jeudy

Henri-Pierre Jeudy, philosophe, sociologue et écrivain, auteur de récits et nombreux essais sur le corps, la panique, la catastrophe, la conservation des sociétés, la communication.



PROLOGUE

Sortie de terre, ou de la Terre, comme vous voulez, un jour je l'ai touchée, caressée, et puis, comme elle était molle, j'ai enfoncé les doigts, pris une poignée et je l'ai mangée; brune et crémeuse ce jour-là, sèche et grumeleuse d'autres fois, grise ou verte d'eau, bleue sous le ciel limpide et lumineux d'automne, j'ai respiré et goûté ses couleurs.

Couchée sur l'herbe pour mieux m'y frotter, j'ai alors vu le ciel et me suis mise à chevaucher les nuées: bêtes et dieux lancés dans des cavalcades de feu ou des jeux de masques...

Quelques années ou désirs plus tard, je suis arrivée à la rivière: l'eau, marbrée par endroits, dansait avec frénésie autour des piliers d'un pont puis reprenait sa marche paisible vers l'océan.

Devant moi, affleurant à la surface de l'eau, une main de pierre tendait vers le ciel ses doigts amputés: quelle double punition, pour quel mortel, ou quelle nymphe?

Plus loin, bien plus loin, j'ai aspiré l'océan et le sel de l'écume, mâché l'algue et ses sèves iodées, découvert sur le sable le travail des dentellières de la Mer et leur enfant éternellement enfant et suivi sur l'horizon trois soleils qui s'enfonçaient lentement dans l'eau.

Chaque chose est un jardin: la terre, le ciel, l'eau.

Et chaque chose, parce que vivante, incessamment, change, de couleur de musique de parfum: une et multiple.

En revenant sur ma colline j'ai vu l'homme.

Face à la terre, face aux pierres.

L'homme assis sur un banc.

Chacun de nous est assis seul sur un banc.

Comme la terre, le temps grenu,
comme le blé lisse la terre
nous tentons de lisser le temps
en caressant la lune.

« Comme on fait son rêve, on fait sa vie »

Victor Hugo, Le promontoire du songe



La terre



Printemps

Le premier temps, comme un premier matin,
un humble matin de saison.

Le temps des poussées de sève, des turgescences,
des bourgeons violacés,
des effusions de mauves et d'ors le long des talus,
des violettes discrètes au creux de la mousse,
des incandescences et des confusions quand les couleurs glissent de sens et d'invite :
le rouge si pur du coquelicot,
les blonds et troubles émois des narcisses.

Le bouton de rose se plaît à l'orage,

le prunier se décline en mousses blanches et dentelles d'épousée,

La branche en fleurs du pommier récite sur fond de ciel et sur trois lignes un haïku de Basho¹.

Je mélange ma mémoire et le verger,

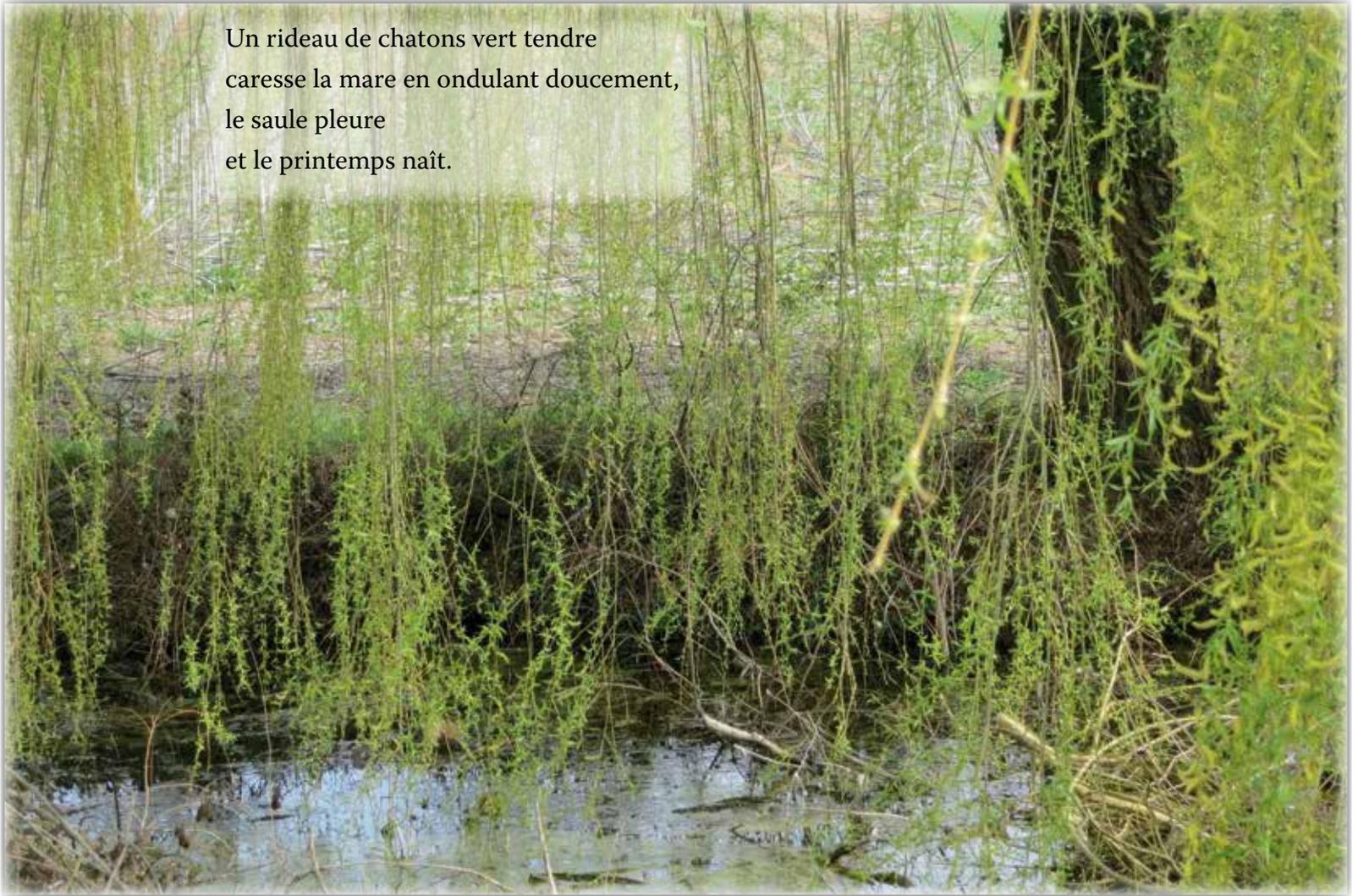
je marche au bord du talus en faisant bien attention de ne pas mélanger les couleurs du printemps.



La fleur de pommier

Pâle et rougissante,
virginale mais tentée de ne l'être plus,
telle la belle nymphe Pomone²,
effarouchée mais bientôt séduite,
la fleur de pommier !
Elle se pâme et séduit,
rejette et attire,
réceptacle qui s'ouvre quand bon lui semble
au vent
à l'abeille
à l'étamine ou au pistil de la fleur qui l'attend un peu plus loin,
comme Vertumne guettait Pomone.
Autour des fleurs : les branches
disposées en triangle japonais,
l'arbre-artiste,
le bouquet parfait,
le chef-d'œuvre inconnu.
À chaque pas du verger,
une sensualité s'ouvre,
couleur et parfum,
et ce tissu de soie que l'on froisse entre ses doigts
tel un viol amoureux.

Un rideau de chatons vert tendre
caresse la mare en ondulant doucement,
le saule pleure
et le printemps naît.



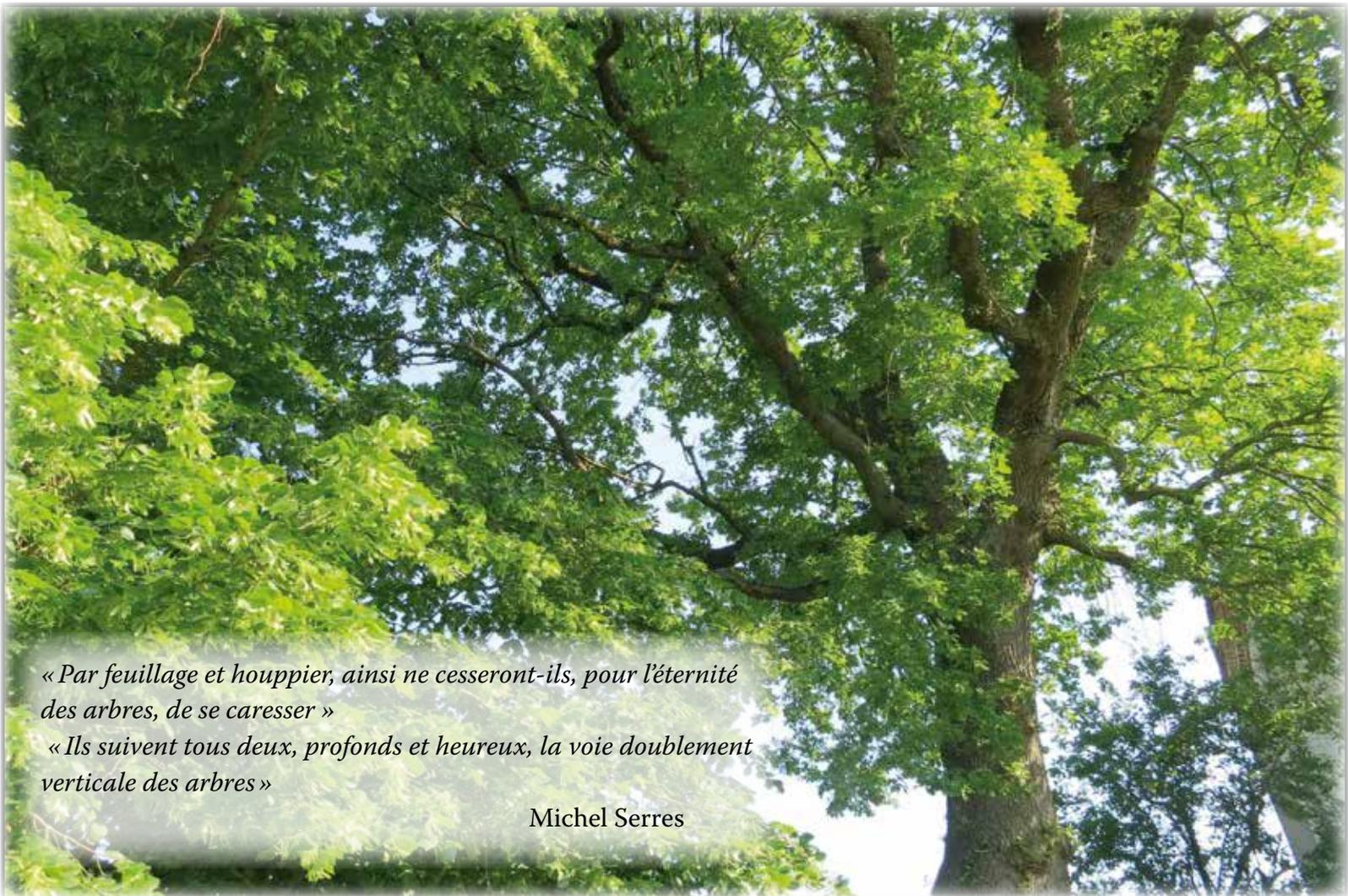


Jacinthe et bleue,
outremer tirant sur le violet
sur fond céruléen,
sauvage et douce,
lovée entre les troncs desquamés
d'un arbrisseau.
Sous l'écorce qui se délite
en longues lanières,
la peau est lisse et satinée,
légèrement ambrée,
aussi douce que le parfum de la fleur.
Des ombres s'épuisent sur un mur blanc,
sous le printemps la terre est brune,
légèrement argileuse,
assoiffée d'eau, étonnée de couleurs,
toujours hésitante entre le bleu et le noir,
l'air et l'ombre,
le son et le silence,
le souffle et l'endormissement.
Ainsi le monde vaque
et s'emplit comme la vague
puis retombe dans la nuit murmurante
des étoiles.



Le verger

Sous le regard réjoui, mais hélas invisible aux mortels, de la belle Pomone,
la nymphe de nos vergers,
rameaux et ramilles des pruniers en fleurs mêlent leur mousse blanche et parfumée.
La montée de la sève donne lieu à de somptueuses réjouissances et chacun, à sa façon,
participe au ballet du Printemps.
Mésanges, rouges-gorges, sittelles, pics-verts, toute la gent ailée
s'invente à l'envi des rondes d'amour à travers la feuillée.
Comme chaque année, le monde s'ouvre.
Seul l'homme, encore courbé par les privations et les rigueurs de l'hiver,
tarde à entendre le frémissement qui monte de la terre,
toutes ces vibrations qui agitent les branches et les gonflent de suc et de force.
Il peine à se redresser, à s'ouvrir, à aimer, à chanter.
Au fur et à mesure des siècles,
l'homme est devenu vieux.



*« Par feuillage et houppier, ainsi ne cesseront-ils, pour l'éternité
des arbres, de se caresser »*

*« Ils suivent tous deux, profonds et heureux, la voie doublement
verticale des arbres »*

Michel Serres

Philémon et Baucis

En Phrygie, une ancienne contrée d'Asie Mineure, se trouvait près d'un bourg une pauvre cabane habitée par de pauvres gens : Philémon et Baucis. Et ces deux-là s'aimaient d'amour tendre.

C'était il y a longtemps, très longtemps, quand il y avait des étoiles vives dans le ciel et un dieu dans chaque étoile.

La vie avait coulé, et c'étaient déjà de vieilles gens, lorsqu'un jour deux hommes de passage arrivèrent à la cabane : ils avaient faim et froid et les gens du bourg leur avaient fermé leurs portes.

Le vieux couple leur ouvrit en grand la leur et les régala autant qu'ils pouvaient.

Un agneau de leur maigre troupeau en fit les frais.

Les deux hommes alors dévoilèrent leur identité : ce n'étaient point des mortels, mais bien des dieux : Jupiter et Mercure.

En ce temps-là les dieux circulaient souvent parmi les hommes.

Ils demandèrent au vieux couple de les suivre sur la montagne et inondèrent le bourg inhospitalier et ses environs ; seule la cabane fut sauvée et fut changée en temple dont Philémon et Baucis devinrent les pieux gardiens.

La vie continuait de couler et tous deux de vieillir ; aucun ne se décidait à mourir pour ne pas quitter l'autre.

Alors les dieux eurent pitié : Baucis fut transformée en tilleul et Philémon en chêne, et les deux arbres mêlant leurs racines et leurs feuillages jusqu'aux frondaisons, continuèrent à garder sous leur ombrage le sanctuaire sacré.